

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Simple suspicion envers *Le Double suspect* de Madeleine Monette**  
**Prix Robert Cliche 1980**

Pierre-Louis Vaillancourt

Numéro 20, hiver 1980–1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40323ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)  
Éditions Jumonville

ISSN  
0382-084X (imprimé)  
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, P.-L. (1980). Compte rendu de [Simple suspicion envers *Le Double suspect* de Madeleine Monette : prix Robert Cliche 1980]. *Lettres québécoises*, (20), 21–23.

# Simple suspicion envers

*Le Double suspect* de Madeleine Monette

Prix Robert Cliche 1980

Le roman *Le Double suspect* de Madeleine Monette aura au moins deux lectrices enthousiastes : Faire Faire et Fériée, personnages bien connus de Réjean Ducharme. La première adore en effet raconter des histoires du genre de *La Table ronde*, où « les princesses meurent et les princes les pleurent ». Et Fériée se délecte à la lecture de la *Pâtira* de Raoul de Navery, où Florent enlève Blanche « dans un manteau couleur muraille », grâce à la complicité de l'intendant du château. Faire Faire et Fériée apprécieront le *Double suspect* qui comporte un début, une fin, une morale pas trop rigide, de belles descriptions, tous les éléments enfin pour faire pleurer Margot. Comme cette dernière s'est depuis peu teintée de féminisme, certains ajustements se sont imposés, mais sans que l'essentiel ait dû être sacrifié. La prose roule ses belles eaux comme le Meschacebé et ne déroge jamais aux excellents préceptes contenus dans tout bon traité de l'art d'écrire, de Suberville, d'Albalat ou de Mgr Chartier.

Le premier paragraphe du roman, qui se révèle un bel exemple d'application d'un chapitre sur l'art de décrire, se serait mérité, en classe de Belles Lettres, quelques étoiles ou une mention honorable.

« C'était à Rome, un matin du début du mois de juin. À deux pas seulement de la Piazza Navona, nous prenions le café à la terrasse d'un bar où, les yeux encore gonflés de sommeil, des ouvriers s'arrêtaient le

*temps d'enfiler en vitesse un espresso sirupeux et fumant. De la terrasse, nous ne pouvions apercevoir que leurs silhouettes molles et arrondies. Et, tandis que le patron faisait glisser l'une après l'autre les tasses de porcelaine blanche sur le comptoir reluisant, il était facile de deviner qu'ils suivaient machinalement des yeux le moindre de ses gestes et le moindre de ses mouvements. Accoudés au bar en silence, ils semblaient littéralement hypnotisés par cet homme rougeaud et grassouillet, à la chevelure patinée et au visage déjà couvert de sueur malgré l'heure matinale. » (p. 15)*

Pour conserver de l'appétit pour le reste du repas, après une entrée d'une telle consistance, il faut s'appeler Faire



Photo : Athé

Faire ou Fériée, souffrir de boulimie lectrice, être critique littéraire appointé ou être abonné à la collection Harlequin. Les fins connaisseurs apprécieront l'analogie de ce passage avec les exposés de Jean-Sol Parthe sur le garçon-de-café-qui-joue-à-être-garçon-de-café. Faut-il porter cette correspondance au crédit de la culture de l'auteur, ou s'agit-il d'une parenté fortuite, voire d'une coïncidence des contraires : Magali et Delly perdant leur Être dans le Néant ? Noeud à présenter à Gordion, car si l'auteur ne dédaigne pas faire précéder ses chapitres d'exergues tirés de Roland Barthes, elle écrit, après le succinct résumé d'une petite histoire : « il y a longtemps que j'ai lu ce roman (c'était *La Nausée*, je crois) (sic) (p. 131).

Après une si belle entrée... en matière, le lecteur peut parier gros que le second paragraphe sera consacré à décrire Rome, pour bien démontrer que Balzac, c'est fini, et que l'on ne va plus de la rue à la lampe, mais de la lampe à la rue, sur le modèle inspirant des travelling cinématographiques. Suivront donc quelques belles lignes bien venues et bien senties sur la ville qui se réveille. La loi de la vraisemblance se trouve ainsi respectée, car la ville laborieuse s'éveille avant la touriste en goguette. Cette dernière, l'héroïne, ne paraîtra donc, ou plutôt ne se dévoilera, qu'au troisième paragraphe.

« Manon était belle ce matin-là. Elle sortait à peine de la douche, ses cheveux encore humides s'em mêlaient sur ses épaules un peu maigres et collaient à sa nuque tandis que sa peau, reluisante et dorée, semblait presque élastique au soleil. Comme tous les jours depuis qu'elle était à Rome, elle était habillée d'un jean beige et d'une mince camisole de coton blanc, recouverte d'un chemisier bleu très ample qu'elle portait sur le bord de ses épaules et qui retombait mollement vers l'arrière. L'ouverture de son chemisier laissait apercevoir, sous la minceur de la camisole, la couleur légèrement plus foncée de la pointe de ses seins. Dans la trentaine, avec un corps d'adolescente, Manon avait adopté l'attitude d'une jeune voyageuse décontractée... » (p. 16).



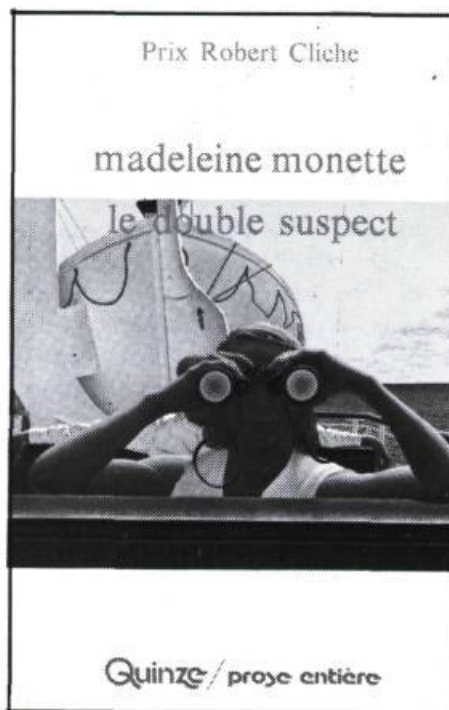
Et ça continue ainsi, ça dégouline, ça ruisselle, ça inonde des pages et des pages.

Une fois les lieux bien cadrés, les personnages bien campés (corps d'adolescente!), l'action pourra commencer. Il ne s'agira pas, ô lecteur émoustillé par la pointe des seins de Manon, des aventures romaines de son corps d'adolescente, mais de sa mort, puis des souvenirs de sa période montréalaise antérieure. Car Manon, comme tous les personnages de roman qui se savent mortels, ne trépassera pas sans laisser de traces scripturaires, un journal débordé que l'auteur, pardon le narrateur, enfin l'héroïne seconde, — appelez-la Anne, découvre, tout désordonné, et dont elle entreprend la classification des pages éparses avec autant de soin, de patience et de minutie que Brunschwig pour les *Pensées* de Pascal.

Le procédé est nouveau, et astucieux. L'auteur est manifestement frottée de littérature, comme sa généreuse et ample prose en témoigne éloquentement et comme l'illustre également sa manière d'apprêter le ragoût. Les meilleures épices étant de nos jours la psychanalyse et la sociologie, ces deux ingrédients seront utilisés à bon escient. À Freud, le sel du Double, à Marx et à ses épigones, le poivre de la lutte féministe. Un personnage se met d'abord dans la peau d'un autre et revit sa vie en recomposant le journal intime de l'autre. De quoi faire s'entrechoquer d'aise les tarses et les métatarses d'Otto Rank. Alors, cette peau neuve, qui s'enfile comme un gant, permet au narrateur de s'interroger sur la condition des femmes. Le côté de Swann rejoint ainsi celui de Guermantes, « en prenant par Méséglise, c'est la plus jolie façon ». Une troisième larronne, Andrée, ressemblant à s'y méprendre à Anne, sa soeur Anne, et à Manon, sa confidente et amie, viendra gonfler les rangs de cette tribu de tribades *in the closet*. Toutes trois prendront leurs aises et leurs ébats dans ce gynécée nouveau genre, car sur base volontaire, de belles-femmes-aux-corps-d'adolescente-dans-leur-jeune-trentaine, dont la vision du monde s'est élargie depuis l'élimination de cet empêchement de danser en rond, l'homme : Paul, Pierre, Franco, Émile, Hans et cie.

L'auteur ne lésine guère sur les moyens quand il s'agit de faire disparaître ce gêneur. Les belles phrases limpides dissimulent mal de beaux fantasmes de corps morcelé.

*« Sa motocyclette s'est écrasée sur un pilier de béton alors qu'il roulait seul sur l'autoroute des Laurentides, un matin ensoleillé de début du mois de juin. Je n'ai rien vu de cette (sic) accident, mais son image s'est gravée dans mes pensées et je n'arrive plus à la chasser de mon esprit. Toujours, c'est une image en contre-plongée, une vue aérienne et presque au ralenti qui se présente à moi comme sur un grand écran et, de très haut, je vois d'abord sa moto rouler à toute vitesse . . . » (p. 57).*



On ne se refuse rien, ni la loge, ni le cinémascope, ni la couleur. La moto sera rouge. L'imagination s'affole un court instant dans la figuration de la scène. L'héroïne No 1 sera dès lors justifiée de s'insurger contre les salons funéraires où l'on ose retaper et recomposer une chair si bellement disloquée : « On allait donc astiquer, polir, manipuler, transporter le corps de Paul, et cette seule pensée me donnait envie de vomir » (p. 91). Une question troublante est même posée à laquelle le roman ne donne pas de réponse : Paul sera-t-il *exposé* « à couvercle fermé » ?

Après cet intermède, et *exeunt homines* honnis, le loisir ne manquera

plus de faire la parlotte sur le motif du — Comment s'en passer et se sentir heureuses. Avec point d'exclamation ou d'interrogation selon les points de vue adoptés. Le féminisme est traité avec plus de retenue que ne l'était la liquidation physique du mâle. Seront écartées comme solutions, mais discutées AVEC FRANCHISE et SANS DÉTOUR le lesbianisme, le platonisme, c'est-à-dire l'amour pour le bel adolescent jaloux de sa maman, le one-night-standisme (pause-nuitée), car si on ne dédaigne pas « fermer les bars » (p. 159), on ne daigne guère ouvrir sa porte au premier venu.

*« Au travail, je n'ai de contact avec personne d'autre qu'elle et, si quelques types m'ont approchée parfois, ils ont eu vite fait de rebrousser chemin lorsqu'ils se sont rendus compte que je n'étais pas d'humeur à me laisser coudoyer par le premier venu. Et quand je dis « premier venu » ce n'est pas parce que je les méprise (je n'ai aucune opinion sur eux et ne suis pas intéressée à en avoir), mais tout simplement parce que, cultivant ma solitude, je perçois chacune de leurs approches comme une tentative d'intrusion. Sans avoir été impolie avec eux, je crois tout de même que j'y suis allée un peu fort car, depuis lors, je sens bien qu'Anne et moi sommes devenues suspectes à leurs yeux. » (p. 216-217)*

*In medio stat virtus.* Ce médiévisme des idéologies soulève à propos du roman une palpitante interrogation : à quel moment s'écroule-t-on lorsqu'on s'assoit entre deux chaises ? Que devient-on quand on a la tête prétendument à gauche et le cœur à droite ; des dispositions pour le cocon du couple et l'obligation d'envisager la *déviance* (en italiques dans le roman), soit par entraînement mondain, soit par esprit revanchard : Paul trompe Manon avec un homme — Manon doit-elle tromper Paul avec une femme ? afin de réaliser un parfait chiasme romanesque. L'indécision des personnages suscite l'impatience du lecteur, pressé de voir arriver le *trickster* ou l'instance médiatrice chargée, mythe oblige, de dénouer ces champs d'opposition. L'attente sera déçue car tous les dilemmes se résorbent à la fin dans une antithèse littéraire :



comment être critique (ancien métier d'Anne) ou créateur (nouveau métier d'Anne). La synthèse illuminera Anne à la façon de saint Paul sur le chemin de Damas : faire de la critique créatrice.

Ce livre a d'autres mérites, comme disent les chroniqueurs de journaux. Il fournit de beaux modèles de phrase à mettre en arbre, un vaste répertoire des idées reçues actuelles, un trésor de morceaux descriptifs dignes d'une anthologie, un manuel à jour de ce qu'il faut avoir lu et vu pour pouvoir penser et parler : *Hiroshima mon amour*, pour sa phrase d'accompagnement copulateur *Tu me tues, tu me fais du bien* ; *Mort à Venise* pour le platonisme ; *La Nausée* pour la structuration romanesque et savoir qu'on peut mettre le début à la fin ; *The Colossus of Maroussi*, avec extrait cité *of course* « en anglais dans le texte », pour les déplacements en Grèce. Mieux encore, le roman annonce franchement ses couleurs. Une couverture, toute en nuances de bleu, de mauve et de lilas, illustrée par la toile de Colville *Vers l'île du Prince-Édouard*, comporte à l'endos une note à l'effet que le roman fut écrit à New

York. Ainsi bien en selle sur l'exotisme, le lecteur pourra être transporté en douceur à Rome où commencera l'action. Figure également à l'endos de la couverture cet extrait qui annonce d'emblée la problématique du Double, de la substitution / identification :

*« Responsable d'une chronique littéraire depuis plusieurs années déjà, Anne a cependant le même âge que moi et, lors de mes premières apparitions au bureau, il n'était pas rare qu'on nous confonde l'une avec l'autre. Nous avons en effet le même physique, la même ossature, la même couleur de cheveux, la même démarche, et si elle n'avait pas, sur le bout du nez, des petites lunettes rondes à monture dorée, la ressemblance entre nous serait probablement plus frappante encore ».*

L'auteur a trop de bon goût, cependant, pour nous perdre ensuite dans les dédales de la névrose et de la schizophrénie. Ce sont les autres qui confondent Manon avec Anne et vice versa, pas elles-mêmes. Aucun danger de se prendre pour une autre, et Manon souligne avec éclat une différence

essentielle : « Anne porte toujours des talons plats et moi toujours des talons hauts » (p. 212). Petite singularité qui dans le roman fait partie intégrante de l'extrait qui est cité à l'endos de la couverture, mais qui est mystérieusement supprimée à cet endroit.

En couronnant cet ouvrage, nul doute que les jurés du prix Robert Cliche n'aient voulu souligner le grand talent de Madeleine Monette d'aplatir un fond moderne pour l'ajuster à une forme ancienne.

Décidément, les livres sont tristes. Et j'ai vu toute la chair.

Pierre-Louis Vaillancourt

## EN TOUTES LETTRES

Recueil de nouvelles

De Louise Maheux-Forcier

7,95 \$

PIERRE  
TISSEYRE



## LE BAL DES CHENILLES UNE BIEN MAUVAISE GRIPPE

2 Contes de Robert Soulières

2,95 \$

PIERRE  
TISSEYRE

